

# La lettre des études saint-simoniennes

## ÉDITORIAL

L'année 2016 se sera terminée sur deux événements d'importance pour les études saint-simoniennes : la publication des *Saint-simoniens dans l'Algérie du XIX<sup>e</sup> siècle – Le combat du Français musulman Ismaïl Urbain*, et celle de la biographie intellectuelle et politique *Le docteur Ange Guépin. Nantes, du saint-simonisme à la République*, par Michel Aussel.

Les communications prononcées en octobre 2013 lors du colloque du bicentenaire d'Urbain ont permis d'approfondir le legs intellectuel et littéraire de ce « saint-simonien » qui fut le premier à revendiquer, pour l'exemple, d'être à la fois homme de couleur, musulman et citoyen français de plein droit. Cet ouvrage apporte des éclairages neufs et critiques sur ses efforts, souvent encore mal compris, pour poser les cadres d'une civilisation franco-musulmane respectant les populations conquises et pariant sur leur capacité à tracer leur propre chemin vers la modernité. Philippe Régnier, qui a présenté la biographie d'Ange Guépin (1805-1873) au séminaire du 4 novembre, en présence de son auteur et en dialogue avec l'historien Olivier Le Trocquer, n'a pas caché l'immense intérêt de cet ouvrage. Il nous révèle une personnalité d'exception et nous fait découvrir l'existence d'un « Grand Ouest » saint-simonien, dont nous ne soupçonnions pas la vitalité et la richesse.

Le défi auquel la Société se trouve désormais confrontée est de saisir l'exceptionnelle opportunité enfin advenue du projet ANR SAINT-SIMONISME 18-21 tout en poursuivant les activités propres de la Société, c'est-à-dire encourager et faire connaître les recherches individuelles, assurer une veille sur la production éditoriale, être présente auprès des nouveaux responsables de la BnF et de l' Arsenal, des médias et des sociétés amies, entretenir les échanges entre descendants, amateurs cultivés, chercheurs indépendants.

Il me semble que nous y sommes parvenus cette année encore. La Lettre 28 vous fera découvrir l'action de Paulin Talabot à Marseille, mesurée lors de notre sortie sur place, un philosophe saint-simonien méconnu, Léon Brothier, et le contenu du colloque Saint-Simon-Auguste Comte organisé avec le Centre d'études en sciences sociales du religieux, le Césor.

Mais si nous voulons conserver notre rôle spécifique, il nous faut impérativement ressusciter notre site Internet. Il nous faut aussi assurer la publication, sous une forme à définir, des travaux et des découvertes effectués dans le cadre de la Société. Ces deux questions seront à l'ordre du jour de notre prochaine assemblée générale de mars 2017.

Ce changement d'année aura aussi été marqué par le départ à la retraite de Bruno Blasselle, directeur de l' Arsenal, à qui la Société doit une immense reconnaissance pour la confiance qu'il nous a faite et l'aide qu'il nous a apportée, avec ses collaboratrices, pendant son mandat. Nous disons à Olivier Bosc, qui lui a succédé, notre vif désir de poursuivre avec lui le travail que nous faisons à la Bibliothèque sur les collections saint-simoniennes.

Je vous renouvelle mes vœux les plus chaleureux pour vous et les vôtres, ainsi que pour le succès de vos activités et curiosités saint-simoniennes.

✍ MICHEL LEVALLOIS, PRÉSIDENT



Talabot directeur général du PLM

## SOMMAIRE

### ÉDITORIAL

**DOSSIERS** *L'action saint-simonienne à Marseille – Léon Brothier, philosophe saint-simonien*

**VISITE** *La sortie à Marseille des 21-22 octobre 2016*

**RECHERCHE** *Le séminaire Saint-Simon - Auguste Comte – Nouvelles du projet ANR – Calendrier 2017*

**PRÉSENCE SAINT-SIMONNIENNE** *Regards sur l'Islam – Ange Guépin et les Nantais – La musique de Félicien David en 2015 et 2016*

**VIE DE LA SOCIÉTÉ** *Le départ de Bruno Blasselle – Disparitions*

### PUBLICATIONS

**TROUVAILLE** *« Ne m'appellez pas Mademoiselle ! »*

### Société des études saint-simoniennes

Association loi de 1901

Adhésion : 35 €

Étudiant : 10 €

Bibliothèque de l' Arsenal

1, rue de Sully

F-75 004 Paris

Directeur de la publication : Michel Levallois

Secrétariat : Philippe Régnier

Pour les non adhérents : 15 €

ISSN : 2105-2859

Réalisation Archipel studio

## L'action saint-simonienne à Marseille

Dans la vision qu'il propose de l'histoire moderne de sa ville, Marcel Roncayolo, grand géographe, mais aussi historien très érudit et amoureux passionné de Marseille, revient souvent sur les clivages induits au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'imaginaire des Marseillais, et non encore résorbés à ce jour, entre les trois pôles qui ont tour à tour été les horizons du développement de la cité : le cœur médiéval, soit le Vieux-Port, foyer toujours vivant du concept grec de ville portuaire marchande ; les quartiers Est et Sud édifiés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui, à partir du quai de Rive Neuve et dans la direction des plages du Prado, offraient avec leur floraison de bastides et de jardins l'idéal d'une ville à la campagne ; et la ville moderne, industrielle, des quartiers Nord, avec ses manufactures, qui, autour du bassin de la Joliette, ouvrait à un futur laborieux, peuplé de grands navires en fer propulsés par la vapeur, de gigantesques grues mécaniques, d'immenses entrepôts et de liaisons ferroviaires, marchandises et voyageurs battant en brèche la quasi-insularité si longtemps entretenue à l'abri des collines.

Cette logique industrielle mondiale qui s'imposait à elle de l'extérieur et dont Marseille sut en définitive tirer parti, pour sa plus grande prospérité, le *Système de la Méditerranée* de Michel Chevalier paraît rétrospectivement l'avoir prophétisée. C'est à son étonnante puissance de prospection, potentialisée par sa chaleur poétique, que le texte, peu remarqué sur le coup, doit sa célébrité actuelle. Tout s'est en effet passé, entre les années 1830 et les années 1860, comme si, par une sorte de miracle, la série d'articles publiée sous ce titre en 1832, dans *Le Globe*, avait fait l'objet d'une mise en application intégrale. Disséminée et maintes fois répétée par la suite dans les journaux, y compris par Michel Chevalier, l'idée saint-simonienne s'est réalisée. En une ou deux décennies, de Londres à Marseille, via Le Havre, Paris et Lyon, grâce à la vapeur et aux chemins de fer, et de l'Asie à l'Europe, grâce à la vapeur encore et au canal de Suez, l'espace-temps du XIX<sup>e</sup> siècle connut effectivement un spectaculaire rétrécissement.

À Marseille, les équipements industriels et de transport créés par le groupe Talabot et les grands travaux d'urbanisme haussmannien conduits par le groupe Pereire donneraient facilement l'impression d'une réponse saint-simonienne concertée à ce défi de la première révolution industrielle. Force est de le constater, le tout est cohérent et tout à fait dans l'esprit de la géopolitique et du programme de grands travaux du saint-simonisme de 1832. Il n'est pas jusqu'au style romano-byzantin de la cathédrale du nouveau port, « la nouvelle Major », dessinée par l'architecte Léon Vaudoyer et entreprise avec le soutien de Napoléon III, qui ne porte la marque des élucubrations orientalistes d'Enfantin, de Barrault et de leurs amis. À ce compte, plus encore que Paris et que Lyon, Marseille, que, du fait peut-être de ses ambitions algériennes, le régime



Paulin Talabot

bonapartiste semble avoir implicitement élevée au statut de capitale impériale, serait le lieu par excellence de l'utopie industrialiste des saint-simoniens.

Mais le regard plus précis qu'il faut bien porter sur l'histoire de ces transformations structurelles fait voler en éclats l'hypothèse d'une action saint-simonienne marseillaise qui aurait été menée avec ensemble et sous une bannière haut portée.

Car dans la pratique, loin d'avoir revêtu un caractère de coopération, la complémentarité apparente entre les apports respectifs des Pereire et des Talabot fut le fruit involontaire d'une rivalité d'affaires fratricide. L'objectif stratégique des Pereire était d'intégrer Marseille au réseau de leur Compagnie des chemins de fer du Midi et du canal de la Garonne. Celui des Talabot d'en faire le point d'aboutissement de leurs Compagnies du chemin de fer de Marseille à Avignon et de Lyon à Avignon, qui, réunies, formeront la Compagnie du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, base de la future Compagnie de Paris à Lyon et à la Méditerranée (le « PLM »). Les Pereire visaient le charbon de l'Espagne, les Talabot le minerai de l'Algérie.

Si, dans ces conditions, l'utopie commune de 1832 finit par s'imposer, c'est, faut-il croire, qu'elle ne manquait ni

de pertinence ni de capacité d'attraction. Et que ses divers ingénieurs et militants, eux, ne manquaient pas de talent ni de ténacité.

Quant aux Marseillais de l'époque, loin de s'être montrés emballés par l'inspiration saint-simonienne de ces bouleversements, au demeurant bien camouflée sous l'autorité du Second Empire, ils s'identifièrent plutôt à la résistance menée au nom du Vieux-Port contre la dépossession dont de telles mutations leur donnaient le sentiment. Ce n'est pas un hasard si le Palais de la Bourse construit sur la Canebière regarde non pas vers les docks Talabot, mais vers le Sud, et si la plupart des grands monuments construits à Marseille à cette époque, qu'il s'agisse du Palais du Pharo, de la Préfecture, du Palais de Justice ou de la succursale de la Banque de France, le furent du côté de la Rive neuve et du cours Pierre-Puget (naguère cours Bonaparte).

Aussi bien Paulin Talabot lui-même, qui, parmi les figures de proue de la modernisation marseillaise, fut peut-être bien la plus saillante, n'occupe-t-il pas dans la mémoire de la ville le rang qu'il mérite, comme si, malgré sa participation bien attestée à la vie sociale marseillaise, il restait perçu comme un étranger, un ingénieur venu d'ailleurs et plutôt attaché à Alès et à Nîmes, ou bien encore, pire, comme une incarnation locale de l'esprit parisien-haussmannien, pour ne pas dire le représentant patenté d'un Second Empire dont la républicaine Marseille a beaucoup reçu mais ne se reconnaît pas volontiers redevable. Bien que patrimonialisés par leur récente et magnifique réhabilitation, ses docks ne portent plus son nom. Comble de ce processus de rejet, comme l'ont en vain déploré, en 1991, les commissaires de l'exposition «Marseille au XIX<sup>e</sup>»<sup>1</sup>, en dépit de l'éminence de sa position sur la corniche, et contrairement aux résidences et jardins des autres grandes figures historiques de l'économie locale, tels le château et le parc Borély (son premier domaine marseillais, cédé à la Ville en échange de la concession des docks), le château de style néo-gothique que le directeur du PLM se fit construire sur le Roucas blanc a presque perdu toute visibilité, mutilé qu'il fut par ses propriétaires successifs et étouffé qu'il est aujourd'hui derrière

un entassement de riches villas de toutes formes. Fertilisé, dit-on, au moyen d'un apport de terres d'Égypte importées sur des bateaux revenant du chantier du canal de Suez, le vaste parc botanique dont il avait somptueusement revêtu l'ancien rocher dénudé a été loti pour fonder un quartier fortuné, fermé ou peu s'en faut à la circulation de tout un chacun et traversé – modeste compensation – par une «avenue» qui n'a d'avenue que le nom adjoint au patronyme de l'ingénieur et homme d'affaires saint-simonien. En clair, le symbole et l'instrument de la puissance industrielle de Talabot sur et pour Marseille peut toujours, si on le cherche bien, être trouvé derrière la grille qui protège «l'avenue Talabot» contre on ne sait quelles intrusions, mais il est, de fait, effacé du paysage marseillais.

Avec beaucoup de volontarisme, depuis l'exposition sur «L'Orient des Provençaux» en 1982 jusqu'aux événements et réalisations de «Marseille, capitale européenne de la culture» en 2013, en passant par l'exposition «Marseille au XIX<sup>e</sup>» en 1991-1992, Marseille et les Marseillais ont entrepris pour se relancer un formidable et exemplaire effort de mémoire. La construction du MuCEM et de la Villa Méditerranée, la rénovation du Vieux-Port, la réhabilitation de la rue de la République (ex-rue Impériale), la restauration du Palais de Justice en sont, entre autres, de spectaculaires résultats et outils. Qu'il nous soit permis de suggérer que, pour achever de se réconcilier avec son grand siècle, le XIX<sup>e</sup>, et par là se projeter positivement dans le nouveau siècle, le XXI<sup>e</sup>, les continuateurs de cet effort auraient avantage à user du symbole que serait une revendication de l'apport des saint-simoniens, à commencer par celui de Paulin Talabot.

✍ PHILIPPE RÉGNIER

1. Introduction à *Marseille au XIX<sup>e</sup>. Rêves et triomphes*, catalogue de l'exposition montrée du 16 novembre 1991 au 15 février 1992, Musées de Marseille-Réunion des Musées nationaux, p. 16-17. Livre désormais visualisable et téléchargeable sur Gallica en tapant le titre sur son moteur de recherche ou au lien <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3326849q>.

## CHRONOLOGIE

**1832** Michel Chevalier publie dans *Le Globe* et en brochure son *Système de la Méditerranée*.

**1833** Embarquement à Marseille de la Mission d'Orient (Barrault, Thomas Urbain...) après un banquet offert par les républicains dans la salle de la rue Thubaneau.

**1836** Léon Talabot est élu à la députation à Limoges. Léon est le troisième des cinq frères Talabot: Auguste (né en 1790, magistrat); Jules (né en 1792, militaire, puis banquier et homme d'affaires), Léon (né en 1796, polytechnicien, maître de forges au Saut-du-Tarn, homme politique, président du Comité des forges), Paulin (1799, polytechnicien, ingénieur des Ponts puis homme d'affaires) et Edmond (1804, substitut du procureur, mort du choléra à Ménilmontant en 1832).

**1837** Inauguration de la première ligne française de chemin de fer pour voyageurs réalisée entre Paris et Saint-Germain-en-Laye sous la direction d'Émile et Isaac Pereire.

**1839** Marseille obtient le droit d'ouvrir à ses frais le canal de la Durance. Paulin Talabot, associé à Charles Didion, met en service le chemin de fer de Nîmes à Beaucaire (puis à La Grand-Combe).

**1843** P. Talabot crée la Compagnie du chemin de fer de Marseille à Avignon, ligne dont il a obtenu la concession.

**1845** Loi autorisant la création du port de la Joliette. Jules Talabot reçoit la concession minière qui deviendra Aïn Mokhra.

**1846** Création à Paris de la Société d'études du canal de Suez (Enfantin, Talabot, Arlès-Dufour, Charles Lambert, Linant de Bellefonds...). P. Talabot obtient la concession de la ligne Lyon-Avignon.

**1847** Mission Bourdaloue en Égypte, envoyée par P. Talabot dans le cadre de la Société d'études, pour mesurer le niveau des deux mers.

**1848** Inauguration des premiers bâtiments de la gare Saint-Charles et premier convoi officiel d'un train de voyageurs de Marseille à Arles aller et retour pour le compte de la Compagnie du chemin de fer de Marseille à Avignon.

**1849** Jules et Léon Talabot prennent part à la constitution de la Société des Forges de Denain-Anzin.

**1852** À Marseille, pose de la première pierre du Palais de la Bourse et de celle de la cathédrale de la Major (dont l'architecte, Léon Vaudoyer, appartient au réseau des saint-simoniens républicains socialistes). À Paris, les Pereire reçoivent l'autorisation de créer le Crédit mobilier. Ils obtiennent la concession de la ligne ferroviaire Bordeaux-Sète pour leur Compagnie du Midi formée la même année. Celle-ci contrôle également le canal des Deux Mers (le canal latéral à la Garonne et le canal du Midi).

**1853.** Achèvement du bassin de la Joliette et pose de la première pierre de Notre-Dame de la Garde.

**1855** Les Pereire créent la Compagnie Générale Transatlantique.

**1856** Création par P. Talabot de la Compagnie des docks et entrepôts, qui s'associe la Compagnie des Messageries impériales et rachète une partie des terrains de la Société des Ports de Marseille (de Jules Mirès).

**1857** Achèvement par les Pereire de la ligne Bordeaux-Toulouse-Sète. Formation de la Compagnie du Paris-Lyon-Méditerranée (PLM). Le directeur général en est P. Talabot, qui épouse cette année-là sa gouvernante et compagne, Marie Savy, ancienne femme de chambre des Fraissinet. Enfantin appartient au conseil d'administration.

**1858** Ouverture du chantier des docks et entrepôts.

**1860** Achèvement du Palais de la Bourse, inauguré par l'empereur. Achèvement de la « bastide du Roucas blanc », dite aussi le « château Talabot » ou la « villa Talabot ».

**1861** P. Talabot est élu au Conseil général du Gard. Émile Pereire, président de la Compagnie du Midi, demande la concession d'une ligne ferroviaire de Sète au nouveau port de Marseille dans la perspective d'opérer une jonction entre les deux mers. Le projet sera soutenu par l'empereur et par Michel Chevalier.

**1862** En contrepartie du soutien de l'empereur à leur projet ferroviaire, la Société immobilière des Pereire rachète à Jules Mirès, en difficulté, les terrains qu'il voulait aménager pour urbaniser le quartier de la Joliette. Elle prend sa suite pour percer la rue Impériale et construire les immeubles qui la bordent.

**1863** La Compagnie de la Méditerranée (Talabot) l'emporte sur la Compagnie du Midi pour la liaison Sète-Marseille. Candidat officiel, P. Talabot est élu député du Gard.

**1864** Consécration de Notre-Dame de la Garde. Achèvement des docks et des entrepôts. P. Talabot participe à la fondation de la Société générale (la banque portant actuellement toujours ce nom). Mort d'Enfantin.

**1865** P. Talabot crée la Société générale des transports maritimes (SGTM), prenant ainsi rang également de grand armateur marseillais. Il est nommé président du Conseil général du Gard par l'empereur.

**1867** La Société immobilière des Pereire connaît de sérieuses difficultés, qui entraînent la faillite du Crédit mobilier.

**1869** Ouverture du canal de Suez. Inauguration du Palais Longchamp d'Espérandieu.

**1870** Achèvement du Palais du Pharo. Bénédiction de la statue de Notre-Dame de la Garde.

**1885** Mort sans descendance de Paulin Talabot, resté dans sa fonction de directeur général du PLM jusqu'en 1882.

**1889** Mort de Marie Talabot. Son mausolée à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron) sera inauguré en 1892.

## *Léon Brothier, philosophe saint-simonien*

Léon Brothier, selon Georges Weill, se distinguait, au sein du saint-simonisme tardif, par l'originalité de ses travaux et pour avoir, avec Lemonnier et Massol, formé « la transition entre l'École enfantinienne et le socialisme actuel »<sup>1</sup>.

Il n'aura eu de cesse de poursuivre l'élaboration de la doctrine de Saint-Simon en l'encadrant d'un système philosophique rigoureux. Son apport, bien que mal perçu par ses contemporains, est aussi particulièrement marquant pour la philosophie française, car il est l'un des rares à défendre la tâche ontologique de la philosophie comme nécessaire au socialisme. Son programme philosophique, faire fusionner et dépasser les philosophies du passé, le spiritualisme l'avait bien compris, mais son exclusivisme l'empêchait de le réaliser. Seul le socialisme serait à même de refonder une ontologie générale permettant de jeter les bases d'une société nouvelle.

Une analyse précise de son œuvre éparse permet d'en apprécier toute la cohérence et l'originalité.

### Une enfance provinciale

Léon Éléonore Martin Brothier est né à Paris le 21 juillet 1803. Son père, Martin Brothier, un savant, médecin, ingénieur, avait été envoyé à Haïti sous le Directoire pour faire respecter la loi d'abolition de l'esclavage. Devenu un ami proche de Toussaint Louverture, ce dernier le fait siéger au Conseil des Anciens, et le promeut au grade de Colonel. Il revient en France au début de l'Empire.

Après avoir été nommé Directeur des impôts indirects de l'Ariège sous l'Empire, Martin Brothier prend sa retraite en 1818 et acquiert la propriété de Castelnau-de-Mesmes, à Saint-Michel-de-Castelnau (Gironde) où il fait construire une forge.

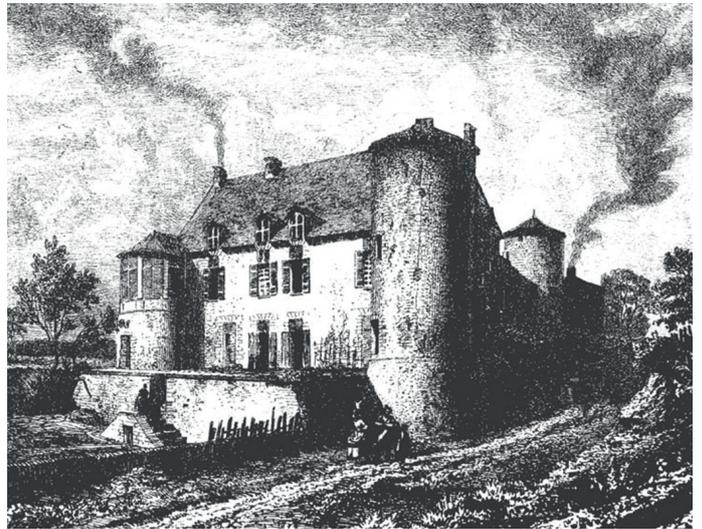
Après des études de lettres, Léon Brothier est admis à Polytechnique, mais son père préfère l'orienter vers le droit puis, le destinant à la profession de maître des forges, il l'envoie faire un tour de France de la métallurgie.

Du côté de sa mère, la comtesse Anne Victoire Courtin de Laffemas, il descendrait à la fois d'Hugues Capet et de Guillaume le Conquérant<sup>2</sup>. Son grand-père exerçait la fonction de mousquetaire du roi sous l'Ancien Régime. Avec une telle ascendance, Léon Brothier ne pouvait se satisfaire d'une vie d'isolement et de monotonie. De grandes choses l'attendaient.

### Le publiciste à Toulouse

Installé à Toulouse en 1830, Léon Brothier veut être homme de lettres. Il épouse la fille de l'éditeur royal Augustin Manavit. Sa rencontre avec le saint-simonisme est tardive, semble-t-il. Ce n'est que récemment qu'il a été initié par Hoart, écrit-il à Charles Lambert en 1833.

Mais déjà dans cette correspondance, sa tâche est bien résolue. Il s'agira de poursuivre le travail de Saint-Simon



Château de Castelnau-de-Mesme à Saint-Michel du Castelnau,  
par Léo Drouyn (vers 1860)

là où il l'a laissé à sa mort. Cette œuvre était inachevée<sup>3</sup>, et les disciples ne l'avaient pas compris. Ils ont voulu passer à la pratique sans s'assurer de la solidité du lien entre théorie et pratique. Ce que Saint-Simon n'avait pas eu le temps de rédiger, c'est l'exposition dogmatique de sa doctrine, une ontologie nouvelle. Les appels de Brothier à Lambert en 1833, puis à Enfantin entre 1837 et 1839, demeureront néanmoins sans réponse.

C'est à Toulouse que se retrouvent ceux qui animèrent ce qui fut, selon Enfantin lui-même, la seconde Église saint-simonienne en importance après Paris, l'École de Sorèze. Après la fermeture de Ménilmontant, l'appel à la décentralisation donne aux provinces l'occasion de s'affirmer. Mais Toulouse ne peut remplacer Paris. Les saint-simoniens trouvent un second souffle autour du Parti social imaginé par Lamartine dans le but d'accorder légitimistes et républicains sur l'urgence de la question sociale. C'est au sein de la section social du Congrès méridional, fondé en 1834, que s'organisent les premiers débats. Léon Brothier y remplace Charles Lemonnier en 1835 et y prend une place croissante. Il fonde la *Revue de Toulouse* (1836-1839) à laquelle collaborent Jacques Resseguier, Gaspard Astrié, Felix Borrel, Germain Cany ou Anacharsis Combes. La revue fait partie d'un réseau créé à l'occasion, l'Association intellectuelle des Provinces, à laquelle s'associent Charles Lemonnier à Bordeaux et Édouard de Puycousin à Montpellier.

Brothier se charge des articles les plus polémiques. En 1837, répondant à Joseph Rey, il propose l'éradication du prolétariat par l'établissement d'un minimum garanti pour tous selon la formule : « À chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses besoins ». En 1838, l'essentiel de sa philosophie est déjà constitué et exposé dans une longue lettre à Prosper Enfantin. Dans *Du Parti social* en 1839, il défend,



Détail des *Derniers Instants de Saint-Simon*, (attribué à Charles Lamy, Bibl. de l' Arsenal, BNF), Brothier est la deuxième personne après Massol au premier plan, derrière Charles Lambert (fes rouge). Plus à droite, on reconnaît Enfantin et, à l'extrémité, Charles Lemonnier.

entre autre, l'idée d'un gouvernement mixte chapeauté par un conseil souverain et demande l'abolition du cens ainsi que la nationalisation du commerce: l'économie doit être au service des producteurs et des consommateurs, non des intermédiaires.

Suscitant peu d'écho, le petit groupe se laisse convaincre par Michel Chevalier de lâcher l'activité de publiciste pour celle d'industriel. En 1844, Brothier reprend une forge à La Teste-de-Buch (Gironde) et, inspiré par l'agronome Resseguier, y implante la riziculture. Sa société devient une association patron-ouvrier en 1848 mais, malgré le bénéfice d'un prêt aux association de 120 000 Fr, il est ruiné en 1849. Il finira sa carrière comme inspecteur des rails pour la Compagnie du Midi.

### La philosophie du socialisme sous le Second Empire

En 1848, il publie un *Projet de Constitution républicaine*, puis, en 1852, il rédige une *Utopie*, vaste programme social dont la publication est compromise par le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte.

La *Revue philosophique et religieuse*, fondée par Charles Fauvéty et Charles Lemonnier en 1855, lui permet, dans un contexte de forte censure, d'exposer sa dogmatique, face au saint-simonisme de Lambert, aussi bien qu'au positivisme, au néocriticisme de Renouvier, ou à la dialectique allemande représentée par Moses Hess et Karl Ludwig Michelet.

Brothier critique chez Enfantin la réduction du politique au fait administratif, conséquence du caractère panthéistique et mystique de sa doctrine. Faute d'une véritable

connaissance de l'être, son ontologie se résout à une théologie sociale. Or, le socialisme doit séparer l'être du religieux (le social) et le restituer à la philosophie. C'est le sens même de la *Revue philosophique et religieuse* qui paraît jusqu'en 1858. La religion est, selon Brothier, ce qui relie les hommes entre eux. Cette distinction entre l'être et le lien social permet de dépasser l'illégitime opposition entre individualisme et socialisme.

Socialisme qui se fait non plus anthropologique mais écologie lorsque Brothier, en 1860, dans son *Histoire de la Terre*, affirme que la Terre est un être vivant, puis en 1863, dans son *Ébauche d'un glossaire du langage philosophique*, partie proprement philosophique d'un traité de philosophie socialiste qui devait en compter quatre, une morale, une économie et une politique, et où il affirme que son projet n'a toujours été que de réaliser «une république des êtres». Ne conditionnant pas la personnalité à la conscience, il se dit prêt à l'accorder à tout être. Ces deux ouvrages lui vaudront l'amitié et l'admiration de George Sand. Entre temps, la publication en 1859 des *Ceuvres choisies de Saint-Simon* par Charles Lemonnier est marquée de son empreinte et notamment son concept d'«égalité essentielle des termes de la trinité». Il s'agit d'absoudre Saint-Simon de toute collusion avec le saint-simonisme impérial. Au début de cette deuxième décennie de l'Empire toujours marquée par la censure, ne souhaitant pas se cantonner aux travaux de philosophie pure, il multiplie les publications de vulgarisation scientifique. C'est ainsi que paraissent, en 1861, une *Histoire populaire de la philosophie* et une *Causerie sur la mécanique* (1864), ainsi que des articles sur les mathématiques et la philosophie des sciences. La philosophie dogmatique, toujours à refaire, a pour tâche d'accorder l'être et l'entendement par un travail d'induction et de vulgarisation.

Les articles dans les revues de libres penseurs, *Le Rationaliste* de Miron, *La Morale indépendante* de Massol, *La Libre Pensée* de Letourneau, entre 1864 et 1870, exposent et précisent sa philosophie, le dogme de l'être, qui consiste en le refus de tout réalisme de l'esprit, de la substance et de la matière. Par son refus de participer au renouveau kantien, Brothier s'isole notamment de Lemonnier, avec qui, il partage néanmoins l'idée d'«autonomie de la personne».

Philosophe original et exigeant, à l'écart des grands courants, son œuvre n'a pas eu l'écho qu'elle méritait. Elle commence à être peu à peu redécouverte et il est probable qu'elle amène à réviser nos préjugés sur la philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle

Il s'éteint à Toulouse le 27 décembre 1870. Lemonnier publiera en 1871 sa *Philosophie des constitutions politiques* à titre posthume.

✉ EMMANUEL GLÉVEAU (Doctorant)  
Contact: e.gleveau@hotmail.fr

---

## Note :

Preuve d'un intérêt certain pour ce philosophe, Michelle Perrot a très récemment produit une très intéressante communication sur la relation de George Sand et de Léon Brothier (qui l'a initiée à la minéralogie), lors du Colloque International «George Sand et les sciences de la vie et de la Terre», qui s'est déroulé du 20 au 22 octobre 2016 au Muséum de Bourges (Cher) et qui devrait faire l'objet d'une publication. Le public parisien a pu, dans le prolongement de cet événement, assister à une mise en scène, le 6 novembre 2016 au théâtre de la Reine Blanche (Paris 18<sup>e</sup>), du récit des relations amicales et intellectuelles de George Sand avec Léon Brothier et Étienne Geoffroy Saint-Hilaire.

## Principaux ouvrages de Léon Brothier :

- Léon Brothier, *Du parti social, Exposition des principes économiques et politiques devant servir de base à ce nouveau parti*, Paris, chez les principaux libraires, 1839.

- Léon Brothier, *Projet de Constitution républicaine*, 1848.
- Léon Brothier, *Ébauche d'un glossaire du langage philosophique*, Paris, Ladrangé, 1863.
- Léon Brothier, *Philosophie des constitutions politiques*, Paris, Joël Cherbuliez, 1871.
- Léon Brothier, *Utopie (1852), Le saint-simonisme réformé à la veille du Second Empire*, présenté par Emmanuel Gléveau, Paris, L'Harmattan, 2016.

- 
1. L. Weill, Georges, *L'École saint-simonienne*, F. Alcan, Paris, 1896, p.396
  2. Cette information m'a été communiquée par Marie-Claude Lamarque, une descendante de Léon Brothier.
  3. Les éditeurs des dernières *Œuvres complètes* insistent aussi sur ce point : « Cette œuvre [le *Nouveau christianisme*] est une œuvre aux deux tiers inachevée. » *Œuvres complètes de Saint-Simon*, t. IV, Paris 2012, p. 3170.

---

## VISITE

### *La sortie à Marseille des 21-22 octobre 2016*

Dès la sortie du métro sur le Vieux-Port, on est ébloui par la lumière, on sent l'odeur de la mer et on entend la criée sur le quai : Marseille est là. Mais les membres de la Société<sup>1</sup> ne sont pas venus pour prendre la navette du château d'If, ou aller faire de la plongée sous-marine dans les calanques. Sans s'attarder sous l'Ombrière, ils gagnent le fort Saint-Jean pour débattre de choses sérieuses.

Dans une petite salle du fort dominant la mer, Philippe Régnier présente la raison d'être de notre venue : retrouver les traces du saint-simonisme dans le Marseille du XXI<sup>e</sup> siècle. Plan de la ville en main, il explique qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la ville, enclavée entre ses collines au nord et la mer au sud, va s'étendre au nord-ouest de la Canebière avec l'arrivée du chemin de fer (gare Saint-Charles en 1848) et la construction du port de la Joliette (1853-1858) : ce sont les deux réalisations du projet saint-simonien des voies de communication alors mis en pratique entre Nîmes, Avignon, Beaucaire et Marseille par le premier polytechnicien-cheminot, Paulin Talabot. Puis à l'aide d'un tableau chronologique très précis, Philippe Régnier rappelle les dates de l'embarquement des « Compagnons de la Femme » en Orient (1833) et de l'expédition scientifique de la Mission Bourdaloue en Égypte (1847). Il énumère ensuite les embellissements successifs de la ville sous le Second Empire, avec la construction du Palais de la Bourse et de la cathédrale de la Major, ainsi que le percement de la rue Impériale, réalisés avec le soutien de Napoléon III. Cette présentation des grands travaux de la ville est complétée par Hervé Le Bret grâce à ses archives familiales sur le PLM

et à des photos montrant la destruction des anciens quartiers et le chantier de la nouvelle artère, la rue Impériale (aujourd'hui rue de la République), qui allait relier le nouveau port à l'ancien. On peut seulement regretter de n'avoir pas pu approcher davantage la personnalité de Paulin Talabot qui, même s'il était plus saint-simonien que marseillais, a joué un rôle capital dans toute cette modernisation de la ville<sup>2</sup>.

Au-delà de cette présentation indispensable aux visites sur le terrain, d'autres communications ont élargi notre horizon. Michel Levallois a rappelé que Marseille a occupé une place stratégique dans la vie d'Ismaïl Urbain : port d'attache pendant sa jeunesse jusqu'à son entrée en saint-simonisme (1820-1832), ville-étape pendant ses affectations comme interprète militaire en Algérie (1837-1846), à Paris jusqu'en 1860, à Alger comme conseiller-rapporteur au Conseil de gouvernement, enfin lieu de retraite de 1872 à 1882, avant son retour et sa mort à Alger en 1884. Pendant ces dix dernières années vécues par lui comme un exil de sa chère Algérie, il envoya au *Journal des Débats* des correspondances régulières sur l'Algérie, ainsi qu'une vingtaine de « Lettres algériennes » pour le journal *La Liberté* d'Isaac Pereire.

Puis notre approche du saint-simonisme à Marseille s'est poursuivie avec les brillantes communications de Gérard Chastagnaret sur « L'apport de Michel Chevalier au concept moderne de la Méditerranée » et de Roland Laffitte sur « Enfantin et l'Orient, une vision géopolitique ». Toutes deux, n'ayant pas leur place dans ce rapide compte rendu, seront publiées ultérieurement par la Société.



L'immeuble remplaçant l'hôtel des Quatre-Nations



Devant l'ancien Jeu de Paume rue Thubaneau

Après cette après-midi studieuse, nous avons rejoint au soleil couchant la plate-forme de « la Major » où Philippe Régnier a décrit le chantier de la cathédrale romano-byzantine ouvert par Léon Vaudoyer et achevé par Jacques Espérandieu. Puis nous sommes descendus vers les Docks Talabot, « cathédrale de pierre » ou « vaisseau minéral » selon l'environnement auquel on se réfère. Comme il est impressionnant, ce bâtiment de 6 étages sur 365 mètres de long, avec ses 4 sections et ses 52 portes ! Il a été récemment transformé en centre commercial, et des restaurants se sont installés dans les cours intérieures nouvellement décorées. Mais les Marseillais ont oublié le grand homme venu du nord : dans les Docks, aucun buste de Paulin Talabot, dans la ville, aucune place ou rue ne porte son nom<sup>3</sup>. Seul, le « château Talabot », construit au-dessus de la Corniche et que l'on appelait du vivant de son propriétaire « La Bastide du Roucas », aujourd'hui transformé en résidence hôtelière de luxe sous le nom de « Villa Talabot », rappelle son premier occupant.

Quittant les Docks, nous laissons de côté le centre Euro-Méditerranée pour revenir de l'autre côté du Vieux-Port, derrière la place aux Huiles, dans un petit restaurant, rue Sainte : cuisine sympathique que l'on déguste en partageant entrée et dessert deux à deux. Notre seule Marseillaise, Geneviève Chabrières (épouse d'un descendant d'Arlès-Dufour), a été empêchée au dernier moment de nous recevoir comme elle l'avait aimablement proposé.

Le samedi matin, le groupe s'est rendu en pèlerinage dans le quartier qui jouxte le nord du Vieux-Port, en empruntant la rue des Récolettes, où Urbain fut reçu « compagnon de la femme » le 18 mars 1833, à l'hôtel des Quatre-Nations, aujourd'hui remplacé par un bel immeuble haussmannien

qui s'ouvre sur une mosquée au rez-de-chaussée et dont les étages sont occupés par des Nord-Africains.

Nous avons ensuite débouché sur la rue Thubaneau où un grand drapeau signale l'entrée de l'ancien Jeu de paume. C'est là que les Jacobins ont entendu pour la première fois en 1792 le *Chant de guerre aux armées des frontières*, devenu célèbre sous le nom de *la Marseillaise*, composé par Rouget de l'Isle. C'est là aussi que les Compagnons de la Femme se sont retrouvés le 21 mars 1833 pour un banquet de quatre cents personnes. Barrault fit un discours qui les électrisa, ils communièrent « avec les Marseillais, sous les espèces du pain, du jambon et du fromage », chantèrent les musiques de Félicien David, puis se rendirent au port, en cortège et en costume, par la Canebière, « au milieu d'un concours inouï de peuple », rejoindre le *Clorinde* qui devait les emmener à Constantinople<sup>4</sup>.

Puis s'ouvrent devant nous les portes du Palais de la Bourse (actuelle Chambre de commerce et d'industrie) qui, situé au cœur de la cité, devint rapidement le centre des activités économiques. Le Marseillais Pascal Coste fut le maître d'œuvre de cette réalisation, dont le Prince Président posa la première pierre en 1852 et qu'il inaugura en 1860. Philippe Régnier décrit la façade et le Grand Hall intérieur : on retient que la statue de l'Empereur fut décapitée par la foule marseillaise après le désastre de Sedan. Sous les arcades latérales, un ancien musée présentant des objets, des tableaux et des maquettes de bateaux est en voie de réorganisation, par suite des transferts effectués au musée d'Histoire. Les plus observateurs d'entre nous ont découvert et photographié un dessiccateur à soie sur lequel figure une plaque au nom de Talabot (enfin !). Puis nous



Le groupe cours Belsunce



Le banquet saint-simoniien sur le Vieux-Port

gagnons le nouveau Musée d'Histoire de Marseille, installé au « Centre Bourse » qui domine le chantier des fouilles du port antique de la cité. Sans nous attarder au rez-de-chaussée qui présente la fondation de *Massalia* par les Phocéens d'Asie Mineure et la création de *Massilia* ville romaine, nous avons rendez-vous avec la Marseille du XIX<sup>e</sup> siècle. Aucune trace particulière des saint-simoniens, ni de Paulin Talabot en particulier : mais une maquette de la ville et les industries spécifiques des négociants marseillais (tabac, tuileries, savonneries, cartes à jouer, puis minoteries, constructions navales, métallurgie, constructions mécaniques). De là, on redescend au rez-de-chaussée voir les épaves des bateaux grecs et romains ou se promener dans le port antique.

Dans le restaurant du Vieux-Port qui nous attend pour le déjeuner, quelle surprise de lire une affichette annonçant le « banquet » de la Société des études saint-simoniennes ! Une salle nous a été réservée et, autour d'une grande table nappée de blanc, des serveurs s'empressent pour présenter les plats du menu imprimé à notre intention. On porte des toasts, on prend des photos et on évoque les manifestations à venir, en particulier l'exposition de 2018 sur « Le canal de Suez » à l'Institut du monde arabe.

Après le déjeuner, à l'invitation de Philippe, nous visitons une très belle exposition de maquettes des principaux bâtiments marseillais, installée dans une annexe de la Mairie. Enfin, nous sommes repartis vers la cathédrale de la Major, ouverte à cette heure, avant de nous séparer définitivement. Le temps nous a manqué pour aller voir dans d'autres quartiers de Marseille les monuments construits sous l'égide de Jacques Espérandieu : Notre-Dame de la Garde (1864), le Palais du Pharo (repris en 1861, mais inachevé en 1870) et le Palais Longchamp (1862-1869). La pluie qui nous avait fait grâce jusque là, nous priva aussi d'une reconnaissance des adresses où Urbain habita, rue Curiol, rue Reinard...

Comme nous l'a démontré Gérard Chastagnaret, les négociants de Marseille n'ont pas attendu les saint-simoniens pour développer au XIX<sup>e</sup> siècle leurs activités sur terre et sur mer. Au début du siècle, ils commerçaient déjà en Méditerranée avec les pays du Levant et par l'Atlantique avec les colonies américaines ; au temps des entreprises de Talabot, ils faisaient venir des ingénieurs et des techniciens d'Angleterre ; et après la fin de l'Empire, ils se sont tournés vers l'Algérie. Mais notre voyage à Marseille nous a permis d'honorer la mémoire de Paulin Talabot et de constater avec Annie Rey-Goldzeiguer que, « en bon élève saint-simoniien, [Talabot] a joué sur l'association : en liant la houille à l'acier, le négoce aux grandes affaires, l'industrie à la banque, la métropole à son « royaume arabe » ».

Tous nos remerciements vont à Philippe et Catherine Régnier qui ont si bien préparé ces deux journées et à Gérard Chastagnaret qui a remis dans son contexte la présence des saint-simoniens à Marseille.

✍ MARIE-LAURE AURENCHE

1. M.-L. Aurenche, G. Chabrières, Y. Chauviré, P.-Y. Cossé, P. Ferruta, R. et N. Laffitte, H. Le Bret, M. et G. Levallois, A. Millard, O. Mornet, P. et C. Régnier, D. Rozier.

2. Voir l'article d'Annie Rey-Goldzeiguer, « Le projet industriel de Paulin Talabot », dans *Les Saint-simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Édisud, 1989, p. 97-111.

3. C'est dans la gare de Nîmes que son buste, sculpté par son successeur Gustave Noblemaire, a été inauguré en 1885.

4. Voir Ismaïl Urbain, *Voyage d'Orient*, édité par Philippe Régnier, L'Harmattan, 1993, [Premier Cahier] p. 12-13 et le récit de Félicien David paru dans le *Sémaphore de Marseille* du 22 mars 1833 que nous a signalé Arlette Millard, publié in Ralph Locke, *Les Saint-simoniens et la musique. Félicien David, le compositeur et l'homme d'après sa correspondance et ses compositions*, Chicago 1986, traduction 1992.

## *Reconfigurations religieuses autour d'Henri Saint-Simon et d'Auguste Comte*

Journées d'étude  
Jeudi 21 et vendredi 22 janvier 2016

Qui aurait pu imaginer, il y a encore vingt ans, l'intérêt que les chercheurs viendraient à porter aux aspects proprement « religieux » des œuvres d'Henri de Saint-Simon et d'Auguste Comte, ces deux grands constructeurs de théories du social en contexte post-révolutionnaire ? L'enquête à réaliser en la matière chez ces deux auteurs féconds et leurs épigones est, à vrai dire, considérable. En manière de préliminaire aux travaux de grande ampleur qui pourraient être entrepris dans cette direction, les deux journées d'étude sur les « reconfigurations religieuses » du premier XIX<sup>e</sup> siècle, organisées conjointement par l'Association internationale « La Maison d'Auguste Comte », la Société des études saint-simoniennes et le Centre d'études en sciences sociales du religieux (CéSor) de l'EHESS, avaient pour but d'offrir un premier aperçu des questions, en partant à la fois des œuvres et en situant thématiques et harmoniques dans un contexte intellectuel plus large<sup>1</sup>.

Dans une rapide entrée en matière, Dominique Iogna-Prat s'est penché sur le paradoxe bien explicité par Robert Nisbet dans son histoire de la tradition sociologique : comment Saint-Simon et Comte, théoriciens du social entrés dans la rationalité scientifique, ont pu devenir des fondateurs de religion ; comment la sociologie naissante (le mot est comme on sait forgé par Auguste Comte en 1839) est amenée à redécouvrir la religion dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, en réaction aux Lumières, et après la déchristianisation orchestrée par la Révolution Française ; et comment cette redécouverte débouche sur la sociologie académique de Durkheim qui est en bonne partie une « religiologie » faisant de la religion une nécessité fonctionnelle dans la société.

Un premier bloc d'exposés a été consacré au problème des recompositions religieuses du social. Rita Hermon-Belot est revenue sur la fameuse loi sur le sacrilège de 1825 qui, sous couvert de défense de la sacralité catholique, opère plusieurs recompositions radicales, à la fois religieuses et politiques, avec comme point d'aboutissement paradoxal l'acclimatation de la pluralité religieuse. Danièle Hervieu-Léger, en fin de rédaction d'un ouvrage important sur le monachisme contemporain (1850-1970) comme « essence » du christianisme, s'est ensuite penchée sur les capacités de recharge utopique du catholicisme post-révolutionnaire, de son potentiel à contrôler l'accès aux lendemains qui chantent à travers la tradition eschatologique du Royaume posé comme « société parfaite ». En forme de transition, Frédéric Brahami s'est concentré

sur Saint-Simon et Comte comme théoriciens du pouvoir spirituel moderne. L'analyse de la structure de ce pouvoir spirituel révèle les motifs qui animèrent une entreprise politique apparemment vouée à l'échec dans un monde centré sur la jouissance des droits subjectifs ; mais l'échec de cette proposition religieuse est-il aussi complet qu'on veut bien le dire ?

Un second ensemble d'interventions a ensuite permis de se concentrer sur Saint-Simon, Comte et leurs nébuleuses. Philippe Régner a proposé une vision d'ensemble de ce qu'a été « la religion de Saint-Simon » (en fait, celle des saint-simoniens, extrapolée de manière plus ou moins fidèle du « nouveau christianisme » de Saint-Simon) : ses réalités dans les grandes lignes, mais aussi quelques interprétations et analyses rétrospectives qui conditionnent sa prise en compte puis sa description par l'historiographie. En complément, côté saint-simonien, Valérie Assan est revenue sur le problème des rapports de Gustave d'Eichtal au judaïsme. Sur le versant de l'Islam, la figure du saint-simonien Ismaïl Urbain n'a bien sûr pas manqué d'être évoquée en cours de discussion, l'horizon de la pluralité religieuse se profilant avec netteté dans le contexte de l'Algérie coloniale à partir des années 1830. L'Islam a justement fait l'objet de l'exposé de Jean-François Braustein sur Comte, dont le syncrétisme religieux a par ailleurs été évoqué par Juliette Grange à l'étude des utopies mariales. En contrepoint, Philippe Boutry a évoqué la réaction de l'appareil ecclésial catholique en pleine recomposition face aux utopies socio-religieuses des saint-simoniens et des fouriéristes à travers les œuvres faisant l'objet d'une condamnation par l'Index romain.

Les travaux présentés lors de ces journées doivent faire l'objet d'une publication dans les *Archives de sciences sociales des religions*. Un séminaire sur le thème de l'Église face aux recompositions religieuses post-révolutionnaires est organisé cette année à l'EHESS par Dominique Iogna-Prat ; trois des séances de ce séminaire seront consacrées à Saint-Simon et à Comte<sup>2</sup>.

✍ DOMINIQUE IOGNA-PRAT

1. On trouvera la captation vidéo des journées sur youtube : « youtube reconfigurations religieuses »

2. Pour plus de détail : <https://enseignements-2016.ehess.fr/2016/ue/1275>.

## Nouvelles du projet saint-simonisme 18-21

Sous la coordination de Michel Bellet, les différents chantiers ouverts depuis le lancement du projet poursuivent les travaux d'édition sur lesquels les sociétaires ont pu entendre rapport à l'occasion de l'assemblée générale du 2 avril 2016, soit, principalement :

- le corpus des textes relatifs à l'économie politique ;
- le corpus des textes relatifs aux femmes, au féminisme et au genre ;
- le corpus des textes relatifs à la doctrine, en particulier l'*Exposition de la doctrine de Saint-Simon* ;
- la correspondance entre Gustave d'Eichthal et Ismaïl Urbain.

Les crédits reçus de l'Agence nationale de la recherche ont permis le recrutement à partir de ce mois de janvier 2017 d'une secrétaire d'édition et de deux assistantes chargées de la numérisation des textes, ainsi que le financement des

prestations de deux auto-entrepreneurs pour de précieuses tâches du même ordre. Le projet bénéficie également à partir de ce même mois de janvier du renfort des pôles « Humanités numériques » et « Édition » de l'IHRIM – le laboratoire du CNRS, de l'École normale supérieure et de l'université de Lyon qui a pris le relais du LIRE.

C'est au service informatique de l'université de Saint-Étienne qu'est dû le site sur lequel on peut prendre connaissance des actualités du projet, à l'adresse suivante <https://stsimonism.hypotheses.org>.

Au cours de l'année universitaire 2016-2017, le séminaire mensuel du vendredi à l'Arsenal (auquel notre Société est partie prenante) a choisi d'explorer la situation du saint-simonisme entre les *-ismes* de son temps, à savoir, principalement, le libéralisme, le républicanisme, le socialisme et le communisme.

✍ PHILIPPE RÉGNIER

### Calendrier 2017

Le calendrier des prochaines séances du **Séminaire** d'études saint-simoniennes est le suivant :

• **Vendredi 3 mars 2017**, Juliette Grange : « Que veut dire être républicain en France au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ? » ; Isabelle de Mecquenem : « *Le Manuel républicain* de Renouvier » ; Emmanuel Gléveau : « Sur Brothier, une très brève présentation du livre de Léon Brothier, *Utopie* (1852).

*Le saint-simonisme réformé à la veille du Second Empire* ».

• **Vendredi 7 avril 2017**, Pour ou contre Ismaïl Urbain, dialogue contradictoire entre Michel Levallois et Philippe Régnier (à l'occasion de la sortie du livre *Les Saint-simoniens dans l'Algérie du XIX<sup>e</sup> siècle. Le combat du Français musulman*

Ismaïl Urbain, Riveneuve éditions, 2016).

• **Vendredi 2 juin 2017**, Femmes, féminisme, genre (à préciser).  
• **L'assemblée générale** de la Société aura lieu le **samedi 25 mars** à partir de 10 h à la bibliothèque de l'Arsenal.

### *Le regard sur l'Islam dans la tradition saint-simoniennne*

Le 20 novembre 2015, Michel Levallois publiait un communiqué intitulé *Pour ne pas perdre le nord*. En sa qualité de Président de la Société des études saint-simoniennes, il appelait à surmonter la douleur et la colère provoquées par les attentats meurtriers du 13 novembre par « des groupes se drapant dans les drapeaux d'Allah et du jihad », à « ne céder ni à la panique, ni à la haine », et à « ne pas se laisser entraîner à condamner l'Islam, à reprocher ou à interdire à nos compatriotes, concitoyens ou voisins musulmans, le respect de normes et de pratiques religieuses et culturelles au nom d'une laïcité partisane et intolérante, qui se croit fondée à défendre "l'âme française" et "nos valeurs de civilisation" »<sup>1</sup>. Il rappelait que les saint-simoniens « croyaient à une civilisation ouverte à tous et non oppressive », et que « c'était plus particulièrement le cas d'Ismaïl Urbain, qui se voulait "le Musulman européen", [et] qui a consacré sa vie à rendre possible le fait d'être Français et musulman ». Urbain s'affaira ainsi à combattre les préjugés qui contribuent à jeter l'opprobre sur une religion qui après tout, vaut bien les autres. L'Islam peut certes être invoqué dans un sens intolérant, sectaire jusqu'au fanatisme, mais quelle est la religion, et plus généralement la croyance partagée aussi largement qu'elle, qui n'a pu et ne peut encore être invoquée pour des fins contraires à la convivance humaine ? L'Islam est aussi une religion respectable, pratiquée par plus d'un milliard de femmes et d'hommes respectables et porteurs d'une civilisation elle-même respectable. C'est ainsi qu'Urbain publiait en 1856 une brochure intitulée *Tolérance de l'islamisme* – on dirait aujourd'hui *islam*<sup>2</sup> – qui ne se contentait pas de rappeler de saines règles

coraniques mais étudiait leur application dans l'histoire et dans les sociétés de son époque.

Signalons aujourd'hui deux initiatives parmi celles qui se nourrissent de cet esprit. La première est le travail de la Commission islam et laïcité, association loi 1901 créée en 1997, qui rassemble des citoyens résistants, au nom de la laïcité, à la vague montante d'islamophobie<sup>3</sup>. La seconde est la rubrique intitulée « Mots d'Islam », récemment lancée sur le magazine internet *Orient XXI*, avec cette idée que « les problèmes qui doivent être affrontés et surmontés sont suffisamment nombreux et ardues pour qu'on veille à ne pas les compliquer par des malentendus. Dissiper ces derniers ne suffira pas à résoudre les difficultés, mais cela peut y contribuer ». D'où l'objectif de s'attacher à « débusquer les préjugés avec calme, application et sans esprit partisan<sup>4</sup> ».

✍ ROLAND LAFFITTE<sup>5</sup>

---

1. Ce communiqué a été diffusé par courrier électronique le 20 novembre 2015 et cité dans l'éditorial de la *Lettre de la Société des études saint-simoniennes* n° 27 (décembre 2015).

2. Ismaïl Urbain, *De la tolérance dans l'islamisme*, 1<sup>er</sup> avril 1856, Paris : impr. De Pillot fils aîné, 1856 ; tiré à part de la *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> avril 1856, 63-81. Ce texte a été réédité dans Ismaïl Urbain et Ahmed Riza, *Tolérance de l'islam*, Saint-Ouen : Centre Abaad, 1992.

3. Voir sur le site <http://www.islamlaicite.org>.

4. Voir <http://orientxxi.info/mots-d-islam-22>.

5. Roland Laffitte est membre de la Société des études saint-simoniennes et secrétaire de la Société d'études lexicographiques et étymologiques françaises et arabes (SELEFA), dont on peut signaler qu'elle a ouvert depuis dix ans un chantier sur « Les mots de l'Islam », voir <http://selefa.asso.fr/AcMotsIslam.htm>.

---

### *Ange Guépin et les Nantais*

Un Nantais habitant le quartier résidentiel Monselet empruntait le boulevard Delorme (rebaptisé Guist'hau) pour se rendre dans le centre, faire ses courses ou aller au cinéma. Créé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ombragé et bordé d'hôtels particuliers, ce fut longtemps un lieu de promenade apprécié.

Après les bombardements de 1943, à la Libération, le boulevard perdit de son charme. Des baraques préfabriquées furent installées dans l'attente de la reconstruction et des arbres sacrifiés. Ces baraques hébergeaient des commerces généralement modestes. Je me souviens de la marchande de journaux qui, d'un ton pointu, me faisait remarquer que sa boutique n'était pas un salon de lecture. Un peu plus loin, un salon de coiffure, dont les hommes de la famille étaient clients. Les séances me semblaient interminables, le garçon coiffeur s'échinant avec sa tondeuse à de savants dégradés, alors que ma seule préoccupation était des épis rebelles.

Au bout du boulevard, la place Delorme partiellement bombardée et la statue de Guépin. En 1944, n'existait que le socle. La grande statue en bronze, œuvre d'un sculpteur breton, avait été fondue durant l'occupation à la demande des Allemands. Rapidement, elle fut remplacée par un buste plus modeste en pierre blanche. Elle ne garda pas longtemps sa couleur d'origine. Lors d'une manifestation, étudiante ou ouvrière (je ne sais), de l'encre noire la défigura. Elle resta longtemps dans cet état pitoyable avant d'être peinte couleur bronze. Depuis 2013, elle est sous bâche pour je ne sais quelle raison.

Ne sachant rien sur le « grand homme », j'avais interrogé mon entourage. La question ne reçut pas de réponse, la bourgeoisie nantaise n'étant ni curieuse ni érudite. Néanmoins, mon père me répondit que c'était un philanthrope, dans le genre du docteur Villermé, qui avait écrit en

---

1840 un rapport sur l'état physique et moral des ouvriers, dénonçant notamment le travail des enfants.

Ce fut mon seul viatique jusqu'à ces derniers jours où j'entendis, dans le cadre du séminaire d'études saint-simoniennes, une conférence sur le livre récent de Michel Aussel, *Le Docteur Ange Guépin. Nantes, du saint-simonisme à la République*.

Ce fils d'un révolutionnaire girondin de Pontivy, orphelin à 16 ans, fut à la fois médecin, chimiste, exploitant agricole, industriel, philosophe et homme politique.

Sa popularité s'ancre dans son premier métier, celui d'oculiste (comme on disait à l'époque).

Radié de Polytechnique pour des raisons politiques, il fit ses études de médecine à Paris, puis ouvrit un cabinet à Nantes, place du Pilon. À côté d'une clientèle bourgeoise, il donnait des soins gratuits. Il ouvrit un dispensaire. Fondant la clinique de l'œil, il fut l'un des premiers à faire des opérations de la cornée. Rendant la vue notamment à des victimes d'accidents du travail, il fut considéré comme un « faiseur de miracles ». Il publia un traité d'ophtalmologie et des *Études d'oculistique*.

Ce médecin positiviste et philanthrope avait le goût du concret, de l'expérimentation et de l'innovation. Une de ses épouses possédant des terres du côté de Savenay (il fut deux fois veuf), il créa des fermes modèles et propagea dans les campagnes des techniques nouvelles.

Le chimiste s'essaya dans l'industrie, fondant avec son beau-père la Société industrielle de Nantes, tentant en vain de trouver un substitut chimique à un sous-produit des raffineries de sucre de canne (il y avait une douzaine de raffineries à Nantes, dont la raffinerie Cossé Duval).

Il développa des mutuelles et des coopératives dans un esprit fouriériste, dont une boulangerie, une épicerie et une société de secours mutuel, la Fraternelle.

Ce Breton s'intéressa à la ville que son père avait défendue contre 12 000 chouans. Il écrivit une *Histoire de Nantes*. Il se méfiait de Paris et était un continuateur de la Gironde, plaidant pour une sorte de fédéralisme économique. De leur côté, les cercles parisiens l'ignoraient.

Ses mandats politiques furent principalement locaux, conseiller municipal et conseiller général de Loire-Inférieure. Il échoua aux élections législatives de 1869, du fait du vote des campagnes, ses électeurs nantais manifestant violemment leur mécontentement pendant trois nuits. Il fit, certes, fonction de préfet deux fois, mais pour de très courtes périodes, au moment de la chute de Louis-Philippe puis de celle de Napoléon III.

Cet animateur de la gauche nantaise à l'époque de la première industrialisation est difficile à classer. Il n'appartenait à aucun parti. Républicain précoce, il était en juillet 1830 sur le pont de Pirmil pour arrêter les troupes fidèles à Charles X remontant de la Vendée. Mais républicain prudent, il se rallia tardivement au suffrage universel. Il était en faveur d'un mouvement ouvrier autonome et partisan d'une accession progressive de la classe ouvrière aux responsabilités, après qu'elle eut été éduquée. Il milita pour l'éducation ouvrière, l'enseignement primaire gratuit et l'ouverture d'écoles pour les filles (il était un féministe avant l'heure). Une école de filles fut effectivement ouverte à Nantes à la fin du Second Empire. Il écrivit en 1851 *Le Socialisme expliqué aux enfants du peuple* alors qu'il venait d'être révoqué de ses fonctions de médecin et d'enseignant par Napoléon III.

Opposé à la violence, ce gambettiste ne fut pas partisan de la Commune, même s'il condamna sa répression. Il dénonça « les gredins du drapeau rouge ». Souvenir de son père girondin qui avait failli être guillotiné sous la Terreur ? Parmi la douzaine de ses livres, certains ont une prétention théorique, *Esquisse d'une philosophie maçonnique* et surtout *Philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle, étude encyclopédique sur le monde et l'humanité*, ouvrage inspiré des thèses saint-simoniennes. Ce n'est pas la partie la plus convaincante de son œuvre.

Guépin mourut dans le train entre la gare de Saint-Étienne-de-Montluc et celle de la Bourse. Ses funérailles civiles furent suivies par plusieurs milliers de personnes. Un ouvrier prit la parole. Il fut inhumé au cimetière de la Bouteillerie. Les habitants du quartier Monselet, contigu, ne devaient pas être très nombreux.

✍ PIERRE-YVES COSSÉ (novembre 2016)

---

## La musique de Félicien David en 2015 et en 2016

Après la résurrection de la musique de Félicien David en 2014 – à l'Opéra du château de Versailles avec « Herculanum », à la Cité de la Musique avec « Le Désert », aux Bouffes du Nord avec « Le Saphir », à La Côte-Saint-André avec « Christophe Colomb » et des concerts en Grèce, en Bulgarie, à Venise –, on constate un ralentissement des manifestations dédiées à David pendant les années 2015 et 2016. Cependant :

Le 6 mai 2015, lors du déjeuner annuel des « Amis de Félicien David » aux « Nouvelles Charmilles » à Saint-Germain-en-Laye, le violoncelliste et gambiste Christophe

Coin, 1<sup>er</sup> prix du Conservatoire de Paris, interprète des mélodies pour violoncelle de Félicien David.

Le 13 décembre 2015, dans le beau pavillon de musique de Louveciennes ayant appartenu à la comtesse du Barry, le quatuor Cambini interprète le quatuor inachevé n° 4 composé par David à Saint-Germain-en-Laye en 1876.

Les 10 juin et 2 juillet 2016, Guy Laurent, fondateur et directeur des « Festes d'Orphée » à Aix-en-Provence, enregistre les motets de jeunesse de David.

✍ ARLETTE MILLARD

### *Départ de Bruno Blasselle*

Le lundi 19 septembre dernier, l'Arsenal et la BnF ont exprimé leur reconnaissance à Bruno Blasselle, arrivé au terme de sa carrière administrative après avoir dirigé la bibliothèque de la rue de Sully pendant 17 ans – on se souvient qu'il fut, aussi, précédemment, le directeur du département des Imprimés.

Les salons de l'Arsenal étaient comblés pour accueillir les nombreux invités. Les premiers mots furent prononcés par Denis Bruckmann, le directeur des Collections, pour confier des souvenirs communs remontant à ses propres débuts. Toute nouvellement installée dans ses fonctions, la présidente de la BnF, Laurence Engel, évoqua à son tour avec chaleur et précision ce long parcours au service du Livre. L'intéressé leur répondit avec infiniment d'esprit en livrant son autobiographie professionnelle sous la forme d'un très drôle montage de citations glanées à travers son éphéméride personnel. Toujours attentif au devenir de l'Arsenal, le chancelier de l'Institut, Gabriel de Broglie, figurait au premier rang de l'auditoire, ainsi que Jacqueline Sanson, ancienne directrice générale.



La Société des études saint-simoniennes, représentée par Michel Levallois et Philippe Régnier, avait bien sûr tenu à contribuer au cadeau offert (un lot de précieuses gravures anciennes de Paris).

Dans la mémoire de la bibliothèque, Bruno Blasselle restera sans nul doute le directeur qui sut lui redonner un avenir au sortir des menaces ayant failli entraîner sa fermeture dans le contexte crucial pour la BnF des années 1990.

Mais c'est ici surtout le lieu de rappeler que, très conscient de l'importance des collections saint-simoniennes dans l'identité de l'Arsenal, Bruno Blasselle a toujours saisi avec empressement les opportunités de les accroître et d'en améliorer les conditions de conservation et d'exposition, tout en accueillant avec beaucoup de bienveillance les activités de notre Société. Le nouveau directeur de la bibliothèque, Olivier Bosc, dont nos deux représentants

purent faire la connaissance dans cette circonstance, est a priori dans les mêmes intentions.

✍ MICHEL LEVALLOIS & PHILIPPE RÉGNIER

---

### *Disparitions*

Nous avons eu en 2016 à déplorer la disparition, au printemps, de deux amis lyonnais: Françoise Petit, la sœur d'Yvan Chauviré, qui nous avait rejoints à l'occasion de la visite de la Société à Curson, et Michel Demarcq, dont l'adhésion avait précisément été à l'origine de cet épisode marquant de notre vie collective.

Venu à s'intéresser au saint-simonisme à travers ses activités d'animateur de l'association des anciens élèves de Polytechnique dans la région lyonnaise, Michel Demarcq, retraité de l'industrie chimique, avait eu la curiosité d'entrer en contact dans la Drôme avec la famille Bon, descendante des Nugues, eux-mêmes proches parents des Enfantin.

Ainsi notre Société eut-elle naguère le privilège de visiter près de Romans la maison et le jardin vastes et mythiques où Enfantin trouva plus d'une fois refuge. Michel Demarcq consigna par la suite ses enquêtes historiques sur la présence et l'action saint-simoniennes lyonnaises sous la forme d'une très vivante et amusante fiction dialoguée, parue en 2005 aux éditions des Traboules sous un titre plein de fantaisie, *En ce temps-là, les saint-simoniens... en marche vers la terre d'Utopie, arrivèrent dans une ville appelée Lyon.*

Que les conjoints respectifs de nos amis décédés ainsi que leurs familles veuillent bien trouver ici l'expression de nos condoléances.

**Alain Messaoudi**, *Les Arabisants et la France coloniale (1780-1930)*, Lyon : ENS Éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps », 2015, 556 pages, 34 €.

Alain Messaoudi présente les arabisants en France et leur œuvre en trois périodes : la première (1780-1840) est celle de la « tradition érudite » avant, pendant et après l'expédition d'Égypte, et celle des « premiers projets coloniaux », c'est-à-dire les débuts de la conquête de l'Algérie ; la seconde (1840-1870) aborde « les études à l'épreuve de l'occupation algérienne » et couvre donc l'époque de l'Algérie de Bugeaud, la II<sup>e</sup> République et l'Empire et son jeu de balance dans les conceptions de la conquête et de la colonisation ; la troisième (1870-1930) nous montre les arabisants partagés entre « académisme » et « mission civilisatrice ». Nous pouvons ainsi suivre sur plus d'un siècle et demi les parcours des arabisants de toutes origines, qu'ils soient de France, du Levant ou d'Algérie, passés ou non par des institutions académiques françaises, savants orientalistes, enseignants et chercheurs, interprètes, militaires, négociant et colons. Et nous assistons aux riches débats auxquels ils se livrent entre eux et avec les politiques, la presse, les militaires, les administrateurs, l'opinion métropolitaine et algérienne.

Contentons-nous ici de toucher un point qui concerne directement la Société des études saint-simoniennes, celui des questions auxquelles furent confrontés les saint-simoniens et les gens qui leur étaient proches par les idées. Aux membres de cette seconde catégorie, l'auteur fait d'ailleurs la part belle, dans la période où ils furent actifs dans le pays, à savoir la période 1840-1870. Nous sommes ainsi plongés dans une série de questions telles que l'enseignement de l'arabe pour les Français, qu'Enfantin et Urbain jugeaient indispensable pour tous les officiers et administrateurs en Algérie, la question de l'Instruction publique musulmane, à propos de laquelle Urbain fut largement impliqué dans la préparation des décrets de 1850 sur les écoles arabes-françaises et les écoles supérieures, cherchant à pallier, au moins en partie, la dévastation de l'enseignement traditionnel par la conquête et la confiscation des biens habous qui assuraient

son financement, et dont l'édifice fut pratiquement détruit, à l'exception des médersas, par la III<sup>e</sup> République. À travers ces questions et à plus forte raison celle de la nature même de la langue arabe à promouvoir – arabe parlé et dialectal, arabe des grands classiques, arabe adapté aux exigences contemporaines commerciales comme scientifiques, etc. –, nous vivons les oppositions repérables sur tout un éventail de positions minutieusement distinguées par l'auteur : vers un côté, ceux qui considèrent que la « civilisation » n'est accessible aux Algériens que par l'abandon de la langue arabe et de la religion islamique ; et vers l'autre, ceux qui, comme Urbain notamment, pensent que les Algériens doivent être respectés et valorisés dans leur langue, leur culture et leur religion.

On devine à ces quelques lignes combien les questions posées hier sont actuelles. Par la richesse d'une documentation de qualité, d'ailleurs complétée par une somme d'annexes comprenant des notices biographiques et disponible en ligne, et la pertinence des analyses et réflexions qu'il nous livre, cet ouvrage est un outil de travail indispensable pour les chercheurs, et il ne peut manquer de passionner les lecteurs curieux qui s'intéressent à la langue arabe et à l'Algérie coloniale et à son rapport à la société française, et qui savent combien le passé pèse toujours sur le présent. (Roland Laffitte)

**Michel Aussel**, *Le Docteur Ange Guépin. Nantes, du saint-simonisme à la République*, coll. « Mémoire commune », Presses universitaires de Rennes, 2016, 521 p. 28 €.

Ange Guépin (1803-1873) a marqué l'histoire politique intellectuelle et sociale de Nantes de 1830 à 1870. Médecin ophtalmologue réputé et homme politique bien connu en son temps, il mérite d'être sorti et de sa légende et de l'oubli. Esprit encyclopédique, il communique une fougue toute personnelle à la volonté de changer le monde, à l'engagement concret dans la lutte contre la misère et dans la propagation du savoir.

Apportant sa propre contribution aux utopies socialistes, il prend la tête du mouvement saint-simonien à Nantes, soutient la création d'un phalanstère de Fourier et affiche sa

## ZOOM

Sous la direction de **Michel Levallois** et **Philippe Régnier**, *Les Saint-simoniens dans l'Algérie du XIX<sup>e</sup> siècle. Le combat du Français musulman Ismaïl Urbain*, Riveneuve Éditions.

Avec l'aimable autorisation de Riveneuve, nous reprenons le communiqué de presse annonçant la parution de l'ouvrage : « Qui imaginerait qu'au siècle de Louis-Philippe, de Victor Hugo et d'Abd el-Kader, un jeune sang-mêlé de Cayenne, enthousiasmé par les idées sociales utopiques déduites de la philosophie "industrialiste" et néo-chrétienne de Saint-Simon, ait pu se donner pour vocation de défendre les Arabes d'Algérie ? Et que, devenu conseiller de gouvernement à Alger, il soit parvenu vingt ans plus tard à inspirer à l'empereur Napoléon III une politique taxée d'arabophilie par les colonistes ?

Redécouvert à force de travaux historiques en archives, Urbain s'avère être un personnage on ne peut plus actuel. Converti à l'Islam sous le nom d'Ismaïl pour bien signifier sa détestation de l'esclavage et du sort fait aux gens de couleur, il a en effet été le premier à revendiquer pour l'exemple d'être à la fois un musulman et un citoyen français de plein droit. Les réformes qu'il préconisait en Algérie dans l'optique d'y former une civilisation franco-musulmane tendaient au respect des populations conquises tout en pariant sur leur capacité à tracer leur propre chemin vers la modernité.

À l'occasion de son bicentenaire et en se gardant de verser dans l'hagiographie, les contributeurs du présent ouvrage collectif se proposent d'approfondir la connaissance de l'action et du legs intellectuel et littéraire de ce "saint-simonien" précurseur ».

sympathie pour le communisme de Cabet. Pendant la révolution de 1848, il est promu commissaire de la République. Il n'en garde pas moins des réserves constantes à l'égard du suffrage universel, convaincu que la transformation sociale doit précéder les réformes politiques. Il a la conviction d'un progrès ininterrompu de l'Humanité, fondé sur le développement de la science. Éradiquer l'ignorance et la misère, garantir à chacun le droit à l'éducation (notamment pour les filles), au travail, à la retraite, seront les combats de toute sa vie. Le docteur espère ainsi en finir avec les révolutions et conjurer le spectre de la lutte des classes.

L'ouvrage propose une biographie de Guépin, l'édition de son « journal » resté manuscrit (1833-1839), une brochure peu connue, *Les Véritables Intérêts de la bourgeoisie*, ainsi que sa correspondance inédite avec Prosper Enfantin (1834-1859). (Michel Levallois)

### À PARAÎTRE

**Pierre Musso**, *La Religion industrielle. Monastère, manufacture, usine. Une généalogie de l'entreprise*, Éditions Fayard, Collection « Poids et mesures du monde » (820 pages). À paraître en mars 2017.

L'Occident répète depuis deux siècles qu'il est le produit de « révolutions industrielles » qui ont opéré son basculement dans un mouvement de sécularisation et ont ainsi défini son identité. La « révolution numérique » est le dernier récit en date. L'industrie, avec ses techniques, ses innovations et sa rationalisation, serait devenue victorieuse des religions traditionnelles au nom du Progrès et de la Science. En effet, l'industrie n'est pas seulement une communauté de travail, elle

est un foyer majeur de production de pensée et d'imaginaire. À rebours de la thèse dominante du « désenchantement » du monde et de la sortie du religieux, Pierre Musso démontre que l'Occident est structuré par une « religion industrielle » construite sur une longue durée et en coulisses, derrière la religion politique. Cette religion industrielle noue les métamorphoses du puissant mystère chrétien de l'Incarnation avec diverses formes de rationalisation et de normativité. L'ouvrage explore la généalogie. Elle est le fruit de trois grandes bifurcations ficelant des actes de foi dans le Christ, la Nature puis l'Humanité, et des « lois » divines, scientifiques et organisationnelles. Ces bifurcations ont été successivement théâtralisées dans trois institutions : le monastère, la manufacture et l'usine-entreprise.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Saint-Simon, Auguste Comte et les ingénieurs saint-simoniens ont été les grands prêtres de cette « religion industrielle ».

Pierre Musso avance une thèse qui éclaire sous un jour tout à fait neuf la crise actuelle du politique et de l'État : la « sécularisation » n'a affecté que la religion politique. De son côté, la religion industrielle, plusieurs fois remaniée, a préparé le règne contemporain de l'Entreprise dotée d'instruments à prétention universelle, la technoscience et le management gestionnaire.

La religion industrielle fait tenir toute l'architecture de la société occidentale. C'est pourquoi la question industrielle est aujourd'hui au centre des débats publics. Son archéologie permet de porter un regard critique de l'Occident sur lui-même et interroge son image du monde. (Annonce communiquée par l'auteur)

## TROUVAILLE

### « Ne m'appellez pas Mademoiselle ! »

À partir des années 1840, les saint-simoniens appellent Aglaé Saint-Hilaire « madame Mathieu ». Pourtant son acte de décès, dressé le 16 mai 1873, indique qu'elle est restée célibataire. Une page des Mémoires inédits de la princesse Julie Bonaparte<sup>1</sup> racontant une visite à Aglaé Saint-Hilaire permet de comprendre ce qui s'est passé. À la date du 3 décembre 1866, elle écrit : « Je me souvenais d'avoir entendu parler et d'avoir vu une M<sup>lle</sup> Aglaé Mathieu Saint-Hilaire, saint-simonienne, qui était intimement liée avec Juliette Clary. Grâce à Émile Pereire, j'ai retrouvé ce vieux débris d'un temps déjà éloigné de nous, et je fus aujourd'hui, sous les auspices de M<sup>me</sup> Rhôné, renouveler connaissance avec cette vieille amie du P. Enfantin, sur le compte de laquelle je reviendrai un jour avec plus de détails. Elle vit modestement dans un petit appartement au troisième étage du 94, rue Saint-Lazare ; elle a déjà 73 ans, elle est un peu sourde et son ensemble rappelle beaucoup celui de la feuë reine Marie-Amélie, veuve de Louis-Philippe.

[...] M<sup>lle</sup> Aglaé m'intéressa beaucoup et métonna par son esprit d'indépendance et de franchise presque sauvage. [...] Elle a eu des paroles de dénigrement pour les princes de la finance. Alors M<sup>me</sup> Rhôné a voulu expliquer la position de son père [Émile Péreire] et elle lui dit : « Mademoiselle... » ; à ce mot la vieille saint-simonienne se regimbe et dit : « Depuis vingt ans je me fais appeler madame... ». Enfin je n'aurais pas donné beaucoup ma visite d'aujourd'hui ». C'est donc Aglaé Saint-Hilaire qui a décidé dans les années 1840 de se faire appeler Madame Mathieu, reprenant ainsi le nom de jeune fille de sa mère tout en continuant de ne pas utiliser son véritable patronyme de Christophle. Il reste à tenter d'expliquer les raisons d'un tel choix.

✍ YVAN CHAUVIRÉ

1. Isa Dardano Basso, *La Princesse Julie Bonaparte marquise de Roccagiovine et son temps, Mémoires inédits (1853-1870)*, Edizioni di storia e letteratura, Roma, 1975.